

ÉDITORIAL

Tout est bon dans le brouillon.

En 1989, l'éditorial du numéro 11 de *Recherches*, intitulé *Brouillons, ratures*, notait déjà l'existence de ce « leitmotiv pédagogique de l'enseignant de français : "Il faut faire un brouillon" [...] affirmé sur le mode de l'évidence ». C'est que le brouillon, tout brouillon qu'il soit, est un objet étrangement rassurant et consensuel. Il est convoqué dans des discours axiologiquement opposés, qui s'entendent cependant pour poser l'importance du brouillon, tout en justifiant cette nécessité sur des principes très divers. Les programmes de collège de 2008, qui revendiquent des positions pédagogiques traditionnelles posent ainsi la nécessité du brouillon de la 6^e à la 3^e, mais les programmes de primaire de 2002, qui se voulaient pédagogiquement innovants, considéraient également le brouillon comme un outil indispensable.

Dans le discours traditionnel, le brouillon est le signe du bon élève, celui qui connaît la différence entre le sale et le propre, qui montre qu'il a bien travaillé par des traces objectives, qui a des pratiques d'expert – que le professeur n'a pas eu besoin de lui enseigner, ce qui souligne sa belle autonomie –, qui a réfléchi avant d'agir et a su prendre en compte les consignes au lieu de n'en faire qu'à sa tête.

Ces trente dernières années, le brouillon, objet de réflexion de la didactique de l'écriture, s'est trouvé au confluent de champs d'études aussi variés que la génétique textuelle – avec la mise en exergue des « brouillons » d'écrivains – ou la psychologie cognitive – avec notamment la prise en compte des travaux de Hayes et Flowers. Mais lorsqu'il est devenu objet d'enseignement, malgré le fertile bouillonnement théorique dont il était l'objet, cela ne s'est pas fait sans figements ni réductions, et au final, le discours sur l'utilisation du brouillon en classe est resté toujours aussi positif, et également toujours, quoique différemment, moralisant : il faut apprendre aux élèves qu'il y a de bons brouillons et de mauvais brouillons ; bien enseigner le brouillon est le signe du bon pédagogue.

Compatible avec des discours pédagogiques contradictoires, le brouillon est encore l'objet d'enseignement idéal dans le cadre des réformes les plus récentes. C'est tout à fait le genre d'objet que l'on peut enseigner de manière transdisciplinaire et hors de la classe, en études dirigées, en remédiation, en

accompagnement personnalisé. Au même titre que « la prise de notes » ou « la lecture de consignes », « apprendre à faire un brouillon » pourra faire l'objet d'une fiche, trouvable sur Eduscol, enseignable en quelques heures supplémentaires par un enseignant volontaire, énième béquille pour que l'enseignement en classe complète et nombreuse puisse rester comme il est.

Pourtant – en cela ce numéro vérifie ce que soulignait déjà le numéro 11 –, travailler le brouillon en classe ne laisse pas d'interroger l'enseignant. Si l'on observe de manière un peu rigoureuse les élèves au travail, on s'aperçoit que le beau brouillon, « instrumental » et non « linéaire », ne fait pas toujours le meilleur devoir ; que parfois la réécriture est moins intéressante que le premier jet ; qu'il arrive qu'on ne retrouve pas de trace dans la production finale du travail réalisé dans le brouillon qu'on avait pourtant dans la douleur imposé de faire ; que le brouillon peut empêcher la réflexion, enfermer la pensée individuelle ou collective.

Si le brouillon est prétexte à des discours fallacieux, s'il peut être un frein, un piège, un enfermement, il n'en reste pas moins que travailler le brouillon en classe, y compris et sans doute surtout lorsque ce travail surprend ou même déçoit, permet de prendre en considération des éléments essentiels de l'acte d'écrire et pourtant parfois difficiles à appréhender ou faciles à oublier : que le scripteur a un rapport intime à l'écriture et à l'apprentissage, un rapport individuel aux normes scolaires ou textuelles, un rapport changeant parce qu'en construction ; qu'on écrit sur un support, avec un outil, et que ce support et cet outil ont une conséquence sur l'écriture ; qu'on n'écrit jamais à l'école tout seul pour soi seul ; qu'écrire, c'est aussi penser et que la pensée est mouvement.

Sous le titre *Brouillons*, au pluriel, cette livraison de *Recherches* se propose de débrouiller la notion de brouillon en l'éclairant du point de vue théorique (et le pluriel ici se justifie tant du point de vue de l'histoire de la notion et de ses acceptions que des nombreux champs théoriques en présence) mais aussi en essayant de multiplier les propositions de brouillon pour tenter de sortir des prescriptions étagées et simplificatrices : brouillon oral, écrit, individuel, collectif, sur transparent, sur feuille A3, sur ordinateur, avec des couleurs, des chiffres, des flèches, des phrases ou des mots, production individuelle qui devient brouillon collectif, et vice et versa, réécritures ponctuelles, partielles, écrits intermédiaires...

Les brouillons nous intéresseront ici en ce qu'ils constituent des traces de ce qui peut se passer dans la boîte noire des esprits en cours d'apprentissages (ceux de nos élèves, les nôtres), en ce qu'ils peuvent être des pierres d'achoppement pour apprendre, ensemble.